

Extrait de : Voyager entre deux trous de mémoire. Monologue « sculptorico-scénique »

© tous droits réservés Frédéric Burkhard

[...] La source principale d'inspiration de ce cheminement en terre australienne a été le fragile équilibre de sa nature et sa relation particulières au passage du feu. Les aborigènes l'avait assimilé depuis des temps immémoriaux mais les Européens descendants commençaient à peine à comprendre qu'il ne fallait pas lutter contre mais vivre avec. [...]

Nos pas crissant sur d'épaisses croutes de sel, nos yeux ne s'habituant que difficilement à cette étendue immaculée... une grande page trop blanche...

Dès lors, pour moi, la « page blanche » n'est plus blanche mais noir, l'absence de toute lumière où peut germer... l'imagination !

Depuis mon retour en Suisse il y a quelques années, je peins sur des sculptures ou des planches de bois calciné, le passage du feu symbolise un nouveau départ, le vide, cette

absence de lumière d'où l'application des pigments, cendres, terres, ocres feront réapparaître la lumière puis l'illusion de volume.



J'utilise également le feu pour sculpter, en chauffant certaines pierres compactes pour lever des éclats ou sur le bois pour en modifier la forme par torsion ou calcination, jusqu'à parfois disparition complète de la sculpture si sa forme ne « m'appelle pas » !



*3. British Pedestal (un socle britannique)
... d'un cheval qui tirait le chariot de la Lune
derrière l'horizon...*



Pour continuer je dois trouver une sculpture qui me remette sur les rails. Le point commun entre le premier périple à vélo, le feu australien puis la « l'échappée » de mon sac à dos est un passage par Londres où mon plus ancien souvenir est une pose dessin dans le British



Museum. *Je suis assis dans un coin de la salle du Parthénon le carnet de croquis sur les genoux...*

... après une longue pause le besoin d'écrire m'est revenu à la suite d'un arrêt forcé, une chute dans un vrai trou noir... en français on le désigne par un terme qui pourrait également signifier un « creux » au milieu du chemin et en anglais par ce qui pourrait littéralement se traduire par « complètement brulé »... retour au passage du feu.

Prenons-le
comme un
nouveau départ :



Je retourne sur la scène du théâtre d'Orzens... dans ma boîte noire... pour reprendre la plume.

Quand on s'arrime à la tâche d'écrire ses mémoires on s'écrase le nez sur une vérité : les souvenirs ne sont que des fragments de mémoire brisée, mis bout à bout, que l'on rééquilibre tant bien que mal pour donner une certaine cohérence à notre vécu. Je regarde ce

fragment de sculpture pivoté en équilibre sur sa planche.

Cette installation, British Pedestal, réalisée de 1992 à 2023, pourrait bien être la métaphore de mon état d'esprit actuel.

Reconstruire ou rééquilibrer ?

Je me permets donc cette digression avant de me remettre sur le « bon chemin ».

Cette sculpture je l'ai retrouvée un jour cassée en trois morceaux dans ce champ d'où elle était sortie de terre 17 ans plus tôt. Mais remontons encore 14 années... au tout début

...J'étais assis dans un coin de la salle du Parthénon le carnet de croquis sur les genoux, un fusain entre les doigts, au milieu des touristes, Japonais pour la plus-part, qui s'agglutinaient devant les fragments



« récupérés », ou mieux dit « arrachés » au temple...

... devant moi une tête de cheval en marbre blanc. Elle avait un jour fait partie du fronton est, « tirant le chariot de Séléné disparaissant à l'horizon », et avait « atterri » là, posée sur un socle démesuré. Son expression de peur et d'épuisement, lié à sa position incongrue sur ce piédestal disproportionné, me faisait plus penser à une tête de veau sur un plateau d'argent ! Ce regard n'était définitivement pas à sa place, et moi non plus. Je l'oubliais pour un temps et mon carnet spirale avec.

2 ans plus tard, de retour d'Australie, je préparais une exposition dans l'atelier. En équarissant un tronc de prunier une longue esquille sinueuse, arrachée d'un coup de hache, capta mon attention. Sa forme me fit penser à un mouvement ascendant, une ruade, un saut. Comme toujours quand une ligne attrape mon regard, mon esprit divague... il se retrouva dans la salle du musée, accroché au

regard du cheval. L'envie me vint de le faire bondir et s'arracher de son horrible socle. Je retrouvais mon calepin et m'inspirais des croquis pour assembler les deux éléments en une composition dont je faisais couler deux exemplaires en bronze d'environ 50 centimètres de haut. Je les ciselais et patinais de noir l'un des côtés dont seul l'œil contrastait, de bronze poli comme l'autre face de forme plus sobre et lisse. Je les fixais sur un socle d'exposition, l'un en face de l'autre, montrant leurs deux profils : du premier ressortait le regard brillant du cheval sur sa robe sombre et du second celui du spectateur dans le reflet du miroir de bronze. Prêts pour une présentation prévue dans le lobby d'une grande entreprise de la région. A la fin de la dite exposition, la secrétaire de direction et grande organisatrice, m'informa qu'ils avaient décidé d'offrir les deux exemplaires à leur directeur pour son départ à la retraite. Une condition était de réaliser, inclus dans le même prix, un socle « plus présentable » pour les

deux équadés. Je lui expliquais que pour conserver l'équilibre et la force des lignes la base devait être suffisamment large et donc préférablement réalisée dans un matériau s'intégrant au mobilier du destinataire. Je me compromettais à rendre visite au futur retraité et par la suite remplacer le socle provisoire d'exposition par un plus « respectueux ».

Mon interlocutrice n'eut pas l'air convaincue, mais n'en rajoutant rien, je pensais l'affaire conclue. Deux semaines plus tard elle me rappelait pour me demander un conseil.

- Quelle produit me conseillez-vous pour faire disparaître facilement les traces d'oxydation ? Ils ont dû manipuler le métal poli sans mettre de gants !

- Je dois justement faire une course aux alentours de Morges. Dans une heure je suis dans vos bureaux avec le produit miracle !

- Non ! Je pourrai le faire moi-même. Donnez-moi juste le nom du...

J'insistais et une heure plus tard j'étais devant « mes » deux chevaux juchés sur deux horribles socles en bois dont l'impeccable vernis leurs donnait l'apparence de deux hauts piédestaux... en plastique. Mais cette fois-ci trop étroits ! Equilibre rompu... retour à la case départ !

Pour faire court, je tournai les talons et repartis, exaspéré, en laissant derrière moi la boîte de Metarex. Au retour je passais par la galerie de l'Estrée, à Ropraz, chez mon ami Alain. Il me calma en me disant qu'une fois vendues mes sculptures ne m'appartenaient plus, je devais me faire une raison et me concentrer sur mes projets futurs. Elles tombèrent dans mon passé. Je les oubliais là !

Dix années passèrent.

En cette été j'étais de retour du Mexique avec le projet de rester une année en Suisse pour

réaliser, autour de mon village natal, une *promenade au long de 40 sculptures*. Le thème des 10 principales en serait les rencontres faites sur les chemins de mon voyage autour du monde. L'une d'elle avait été ce regard, qui malgré les apparences, ne fut pas de marbre !

Mais pour réaliser dix sculptures monumentales et plus une trentaine « d'improvisations », je devais trouver une technique qui me permettait de finaliser mon projet en moins d'une année : le jour « j » étant prévu à l'été suivant, mon 40^{ème} anniversaire, et les mois d'hiver à cette endroit du globe pouvaient ne pas être propice à la réalisation d'œuvres en plein air, selon la méthode imaginée : le béton-stuc. L'inspiration de base m'en venait des bas-reliefs mayas de la période classique. Ils utilisaient une pâte à base de chaux qu'ils appliquaient et modelaient sur un fond construit en pierres. A San Cristóbal de las Casas j'avais déjà commencé à mettre au point une technique à base de sable, ciment blanc,

chaux et un peu de plâtre comme accélérateur. J'appliquais la pâte sur une base de pierre ou métallique. La prise commençant rapidement, et avant le durcissement complet, je pouvais modeler, lisser, brunir mes haut-relief. Je les réalisais essentiellement contre des murs n'ayant en principe qu'un côté ! Pour dresser des rondes-bosses au milieu des champs je devais trouver une idée pour l'autre face. De plus je devais travailler in situ ne voulant pas utiliser d'engins de levage. J'imaginai donc de réaliser un moule dans la terre même du lieu choisi, d'y mettre en place différentes compositions de béton et mortier, de modeler la partie supérieure, de recouvrir le tout de terre humide, pour optimiser le durcissement puis attendre... un jour... deux... un certain temps. Le temps qu'il faut puis creuser au-dessous, décoller de la gangue de boue, laisser glisser la base plus lourde dans le trou, juste guider et elle se redressait presque toute seule. Ainsi sortit de terre la nouvelle adaptation du cheval qui tirait la lune derrière l'horizon.

Toujours l'œil brillant, regard de bronze. Je lui adossai un socle en terre battue avec le secret espoir qu'avec le temps, la pluie et le gel, cet horrible piédestal disparaisse, érodé, dissout, libérant la ligne.

Une à une elles se sont dégagées, élevées. Je les découvrais ! Oui, je les regardais toutes pour la première fois. Avant qu'elles ne se révèlent à la lumière, en les modelant, je ne pouvais que les imaginer, les deviner dans leur matrice de terre. Le 7 août 2005 elles étaient 40, toutes prêtes à raconter leur propre histoire à ceux qui de passage leur donneraient un regard, un peu d'émotion... ou resteraient pierres amorphes à tous les autres qui ne leur prêtaient rien...

Le dimanche du vernissage, merci à une pleine page couleur dans le supplément weekend d'un grand quotidien, ils étaient des centaines de promeneurs à déambuler au long du parcours autour d'Orzens, quelques-uns plus enclin à piqueniquer au milieu des prés qu'à

s'adonner à l'appréciation des textures, courbes et contre-courbes de mes interventions dans ce paysage.

Certaines sont parties, d'autres sont restées se laissant patiner par le temps, recouvertes de lichen et de mousses ou disparaissant sous la végétation, la figure du cheval, impassible en haut du chemin, regardant vers l'horizon. Le socle à son côté mis des années à s'éroder. Il avait presque complètement disparu le jour où j'ai retrouvé le haut de la sculpture au sol, brisé en deux. Je ramenaï les deux fragments à l'atelier en attendant de savoir comment « recoller les morceaux ».

Non, à l'instar de son alter ego du British Museum, elle ne retournerait pas sur sa colline mais serait actrice d'une autre pièce...

... la comédie d'une mémoire brisée.



Et comme toujours, pour pouvoir la raconter, je dois d'abord sentir les matériaux sous mes doigts, construire, tailler.

Sur l'établi, devant moi, en équilibre sur sa barque de noyer, cette pièce du puzzle dont le béton avait gardé l'empreinte de fissures, fossile de sa matrice de terre craquelée. J'assemblais à grand coup de maillet les trois éléments de poirier de son nouveau socle...

... coups de maillet, matrice de terre... terre battue !? D'où m'étais venues cette envie de modeler des formes dans une matrice de terre... battue ?

Je rembobinais... une année... deux... dix... vingt-huit, banlieue de Manille... devant moi un ouvrier qui frappe à grand coup de maillet sur une tôle, et au-dessous...

... une dépression dans la terre battue !



Nouveau départ... vers [...]

© tous droits réservés Frédéric Burkhard